

Valeria Bizzari, *Sento quindi sono. Fenomenologia e Leib nel dibattito contemporaneo*, Milan, Mimesis, 2018, 315 pages. ISBN 9788857549200. Prix : 26,00€.

L'épais volume, au titre ambitieux, proposé par Valeria Bizzari, figure émergente de la psychopathologie phénoménologique contemporaine, impressionne d'abord par sa capacité à proposer une « synthèse ouverte » concernant le débat phénoménologique sur le corps vécu. Les apports classiques des phénoménologies *princeps* (principalement Husserl et Merleau-Ponty) sont énoncés de façon convaincante. Mais là n'est pas l'originalité voulue par l'auteure qui concentre l'attention du lecteur sur le tournant anglo-saxon contemporain (incarné par des auteurs comme Gallagher, Dreyfus, Noë, Zahavi ou Fuchs) de l'*embodied mind* ou de l'*embodied cognition*. On appréciera d'ailleurs de ce point de vue le premier chapitre qui retrace une archéologie de la diffusion de la phénoménologie aux États-Unis qui, volonté assumée (la recherche présentée ici était, à l'origine, un travail d'histoire de la philosophie réalisé dans le cadre de la thèse de doctorat de l'auteure), est présentée avant les phénoménologies husserliennes et merleau-pontiennes du corps vécu.

L'idée centrale de cette phénoménologie contemporaine du *Leib* est de penser le corps ou, plus précisément, d'intégrer la problématique corporelle sans précisément la réduire à un acte de pensée. Le corps n'est plus un amas pulsionnel, pas plus qu'il ne serait qu'une variable biologique ou encore le lieu secondaire et dépendant du siège de la cognition. Le corps qui intéresse Valeria Bizzari n'est pas celui qui est *manipulé* ; il n'est, d'un certain point de vue, pas cernable : il est, pourrions-nous dire, un indiscutable. Il est cette entité unique, émotionnellement chargée et mue par l'intentionnalité, qui *manipule* le monde. Il ne s'agit pas tant, pour reprendre les mots de Merleau-Ponty, du corps *que j'ai*, mais bien du corps *que je suis*, siège premier de mon expérience. L'enquête que se propose de mener Valeria Bizzari a pour objectif de savoir s'il est possible « d'être », en son noyau le plus profond, sans « sentir ». On rappellera que *sentire* en italien se traduira tant par éprouver, sentir et ressentir que par entendre, écouter, éventuellement par tâter et goûter. Le but de ce travail est bien d'offrir une réflexion sur les aspects « incarnés » de la conscience et de comprendre comment notre être corporel non seulement détermine de façon *princeps* la vie subjective, mais est également la condition même de notre capacité à avoir des perceptions, à entrer en interaction et à agir dans le monde. De façon séduisante, l'auteure procède à trois niveaux d'investigations complémentaires : une trame historique, une dimension théorique et un ancrage pratique – et l'on comprend vite que chaque niveau exerce une influence sur les autres. Toutefois, relevons, tant pour la section historique que pour la section théorique, la quasi absence de la

phénoménologie sartrienne. Outre le fait que la problématique corporelle est bien centrale dans celle-ci – et que les apports de l'expérience d'autrui dans le vécu corporel développés dans *L'être et le néant*, ou ceux de l'expérience émotionnelle développés dans *l'Esquisse d'une théorie des émotions* (traduit en anglais dès 1948), auraient contribué à densifier cette belle étude du *Leib* –, on soulignera également le rôle déterminant de Sartre dans la pensée philosophique américaine (et plus généralement anglo-saxonne) contemporaine à l'émergence d'une phénoménologie étatsunienne. Citons les contributions d'Oreste Pucciani, Herbert Spiegelberg ou d'Hazel Barnes (ainsi que d'importantes traductions) ou encore la thèse, publiée en 1961, que Fredric Jameson consacre à Sartre, mais aussi plus récemment l'influence de Sartre dans l'œuvre de Shaun Gallagher.

Selon nous, l'audace du volume tient prioritairement dans sa troisième et dernière partie, lorsque la méthode phénoménologique est « mise en pratique », éprouvée notamment dans la relation clinique : celle de la médecine en général, et plus fondamentalement celle du champ de la psychopathologie en ce qu'elle a à traiter des troubles du soi et de l'intersubjectivité. L'objectif est de comprendre comment l'adoption d'une définition incarnée du sujet implique une remise en question du dualisme biologie/corps et esprit/psyché et présente d'importantes répercussions sur l'éthique médicale, particulièrement la relation médecin-patient qui doit être valorisée et repensée, en dehors d'un strict échange d'informations objectives, comme une expérience affective déterminante dans l'expérience tant du patient que du médecin. On appréciera tout particulièrement le détour par les propositions que Drew Leder, philosophe et médecin du Maryland, développe dans *The Absent Body* (Chicago, Chicago University Press, 1990) concernant l'intentionnalité motrice ou le schéma corporel et suggérant que l'expérience de la maladie est une affection corporelle expérimentée par une personne incarnée et en relation avec le monde. Valeria Bizzari est en syntonie avec cet auteur puisque, comme elle, il cherche à extraire du savoir phénoménologique une contribution à une « éthique incarnée » [*etica incarnata*] et à la rencontre d'un individu situé.

L'intersubjectivité, qui est toujours une intercorporéité, se révèle également déterminante dans de nombreuses affections psychopathologiques (en particulier la schizophrénie et l'autisme). L'hypothèse phénoménologique principale est que ces troubles sont générés par un trouble de la conscience sensorielle de soi. Cette crise de l'expérience préreflexive et du vécu incarné, mise en évidence par l'approche phénoménologique, est discutée à travers les notions d'hyper-réflexivité, de manque de sens commun ou de perte de l'évidence naturelle. Dans une partie plus expérimentale (et très convaincante), la méthode phénoménologique est alors appliquée à un cas concret, celui de M., une personne Asperger

(exempte de troubles secondaires cognitifs ou physiques) et de son expérience de l'intersubjectivité.

Avant de révéler le contenu de son expérience clinique, Valeria Bizzari s'attache à démontrer les limites des explications cognitives « classiques » du symptôme, cardinal dans l'expérience autistique, d'isolement relationnel. La célèbre *Theory of Mind*, partant du présupposé que l'expérience d'autrui repose sur une interprétation et une mentalisation des états subjectifs de son vis-à-vis, est soigneusement critiquée. À prendre au sérieux cette hypothèse, l'intersubjectivité engagerait une production explicite de savoirs qui médiatiserait notre compréhension de l'autre. Pour autant, est-il possible de conclure à l'absence d'investigation intellectuelle de la part du sujet autiste ? Valeria Bizzari, grâce à la rencontre de M., mettra au contraire en évidence qu'au lieu d'être un déficit, la théorisation des états mentaux d'autrui constitue au fond une stratégie compensatoire mise en place en raison d'un trouble relationnel plus fondamental. A ce titre, notons que l'on retrouve ici la même critique que celle énoncée par Till Grohmann dans *Corps et Monde dans l'Autisme et la Schizophrénie : Approches ontologiques en psychopathologie* (Springer, 2019). Selon Bizzari, la rencontre clinique fait apparaître que ce que cette lecture cognitive orthodoxe considère comme le problème est en réalité la solution mise en place par le sujet autiste pour contourner son problème relationnel fondamental.

On comprend, avec Gallagher – notamment dans *How the body shapes the mind*, paru en 2005 auprès des Oxford University Press – que le déficit en *Theory of Mind* peut difficilement expliquer l'autisme car cette dernière théorie peine, de façon plus globale, à rendre compte de l'expérience intersubjective non-autistique. L'être social n'est pas un scientifique qui observe le comportement d'autrui pour en tirer des théories sur les états mentaux des autres, afin de les expliquer et de les prédire ; son rapport à autrui n'est pas principalement médiatisé par un savoir explicite. À l'inverse, le sujet incarné, mû par l'intentionnalité motrice, s'engage de façon directe et de façon préreflexive dans l'aventure intersubjective sans passer par la médiation théorique/intellectuelle. Nos interactions sont fondées sur des facteurs environnementaux et contextuels, plutôt que sur des attitudes mentales ou conceptuelles, explicatives ou prédictives, et nos rencontres avec les autres ne sont pas basées sur une théorie implicite. L'on met donc en évidence un relatif retard de l'expérience réflexive par rapport au vécu qui repose sur une intersubjectivité primaire incarnée (l'auteure rappelle que Husserl, Scheler et Merleau-Ponty ont insisté sur la centralité des processus prélogiques et souligné l'importance de la rencontre et de l'engagement corporel de celle-ci).

D'un point de vue psychopathologique, les données théoriques et empiriques recueillies par la philosophe convergent vers une conception du trouble autistique en tant que perturbation fondamentale de la perception sociale ancrée. Plus précisément, les données issues de cette enquête théorico-clinique permettent de soutenir que le principal problème de l'autisme ne consiste pas en un déficit de la théorie de l'esprit, mais est plutôt attribuable à une distorsion de l'affectivité et du sens commun – qui est l'accord relationnel tacite permettant au sujet d'entrer en relation avec l'autre de façon immédiate, précisément sans avoir recours à une logique réflexive, voire algorithmique – qui sont tous deux liés au sens préreflexif et corporel de soi.

Puisqu'il s'agit d'un trouble qui concerne le sens préreflexif et corporel de soi, Valeria Bizzari décide de réaliser une investigation qualitative, qui étudie les structures de la subjectivité des sujets affectés (à travers l'étude des existentiels que sont l'espace, le temps, le soi, le corps et l'autre). À la méthode thérapeutique de prise en charge de l'autisme DIR (*Developmental, Individual-Difference et Relationship-based*), développée par Greenspan dans *The Growth of the Mind and the endangered origins of intelligence* (Reading, Addison Wesley Longman, 1997), Valeria Bizzari ajoute le E d'*Embodied*. Elle traitera plus en profondeur ce sujet dans un article intitulé *From DIR to DIRE: the role of embodiment in the treatment of self-disorders* (in J.G. Pereira, G. Gonçalves, V. Bizzari (Eds), *The Neurobiology-Psychotherapy-Pharmacology Intervention Triangle: The need for common sense in 21st century mental health*, Vernon Press, 2019). La conscience du moi corporel permet au sujet de développer ses facultés motrices et, secondairement, ses facultés cognitives. De façon très concrète, l'auteure explique la mise en place d'exercices de compétences relationnelles (modèle du *floor-time* par exemple), ainsi que d'exercices visant à renforcer le schéma corporel. C'est alors le travail de la philosophe américaine Maxine Sheets-Johnstone qui, notamment dans *The Primacy of Movement, Expanded second edition* (Amsterdam, John Benjamins Publishing, 2011), est la source permettant d'assumer le pôle incarné de la prise en charge thérapeutique, grâce à ses propositions sur la danse et le mouvement. Convaincue que la compréhension des pratiques corporelles est fondamentale pour le bien-être du sujet, Sheets-Johnstone suggère une approche se concentrant sur le rôle du mouvement, considéré comme le résultat d'une combinaison de l'espace, du temps et de la force du corps. La pratique d'exercices corporels comme ceux inclus dans la danse est un outil permettant de renforcer la conscience de soi et de ses potentialités, de (re)prendre contact avec son corps et, par conséquent, de renforcer de nombreuses caractéristiques de la subjectivité. Ce projet de « thérapie incarnée » s'avère important pour le développement de l'émotivité, en renforçant le processus de résonance corporelle permettant la

compréhension préreflexive de l'altérité et facilitant ainsi l'expression de fonctions qui, dans des pathologies comme l'autisme, sont compromises.

En conclusion, que retenir de cette étude du corps vécu ? En plus d'une contribution originale et conséquente au champ de l'*Embodied cognition* – cet apport parmi d'autres rendant sans doute impossible de continuer à considérer l'humain cognitif comme on le faisait de façon dominante il y a quelques années encore dans le champ de la psychologie et de la psychiatrie –, on soulignera l'audace méthodologique de pratiquer une philosophie elle-même incarnée. La philosophe en situation propose une nouvelle manière de faire de la philosophie, celle d'une construction d'une philosophie appliquée, brouillant ainsi les pistes disciplinaires de façon heuristique : si, comme le suggère John Cutting, la psychopathologie est une « philosophie appliquée » (*Principles of Psychopathology: Two Worlds, Two Minds, Two Hemispheres*, Oxford, Oxford University Press, 1997), lorsque le philosophe « joue le jeu » d'être *en psychopathologie*, il propose de nouveaux savoirs et trouve des matériaux inédits permettant de combler l'envie de Bachelard : « Bien souvent, poursuivant dans les livres notre travail solitaire, nous avons envié les psychiatres auxquels la vie offre chaque jour des "cas" nouveaux, des "sujets" qui viennent à eux avec un psychisme complet » (*La terre et les rêveries du repos*, Paris, Corti, 1948, p. 91). Penser le corps incarné avec son propre corps incarné ; il s'agit là d'une manière de *faire* de la philosophie qui, s'inscrivant dans les pas de nombreuses contributions incontournables, réinvente une fois de plus son propos.

Jérôme Englebert
Université de Liège